



Les Enquêtes du Centre Pompidou

Sophie Taeuber-Arp : Tenir tête

Cette première série des Enquêtes vous emmène à la découverte de l'artiste Sophie Taeuber-Arp (1889-1943). Peu connue en France, elle est pourtant l'une des premières à oser l'art abstrait et à abolir les frontières entre beaux-arts et artisanat. À partir de sa *Tête dada*, l'un des chefs-d'œuvre du Centre Pompidou, partez sur ses traces, depuis ses débuts dans l'avant-garde, en passant par la création de sa maison-atelier à Meudon-Clamart, jusqu'à sa mort tragique.

Code couleurs :

En noir, les intervenants

En bleu, la voix narrative

En vert, les citations

En rouge, les indications musicales



Transcription du podcast

[jingle : musique entraînante]

Épisode 2 : Zurich, Dada, Danse

Bonjour, bonsoir, bienvenue. Vous écoutez une enquête du Centre Pompidou.

Dans le premier épisode de cette enquête, nous avons appris que Sophie Taeuber est en quelque sorte « une célèbre inconnue ». Nous l'avons suivie dans ses débuts, sa formation à Saint-Gall, en Suisse, puis à Munich. Elle sort diplômée de son école à l'été 1914, alors que l'Allemagne entre en guerre.

Comme beaucoup d'artistes de son époque, elle s'est réfugiée à Zurich, en Suisse. En 1915, elle y rencontre l'artiste Hans Arp, d'origine franco-germanique, qui se fait appeler Jean Arp en territoire francophone. Il deviendra son mari quelques années plus tard. Tous deux rejoignent bientôt un groupe d'artistes rebelles qui s'insurge contre l'art bourgeois et contre la folie meurtrière de ce qu'on appelle alors la Grande Guerre. Face à la destruction qui opère partout en Europe, ce groupe propose un art démesuré, loufoque, absurde, dada.

L'historienne de l'art Cécile Bargues nous en dit plus sur ce mouvement.

[Cécile Bargues]

Dada, c'est la naissance de l'abstraction, c'est un mouvement artistique très important. Il y a cette volonté de restaurer une forme d'authenticité à la création, partant du principe qu'une culture qui s'accommode du nombre de morts absolument effroyable de la Première Guerre mondiale – Raoul Hausman à Berlin parlera d'une « tuerie de masse » – n'est pas authentiquement une culture. Il y a l'idée de détruire et de construire en même temps.

Sophie Taeuber rencontre son futur mari, Hans Arp, à la galerie Tanner à Zurich en 1915. Donc avant que le mouvement Dada soit baptisé. Cette exposition à la Galerie Tanner a été très importante pour eux deux.

Dans son ouvrage *Jours effeuillés*, Jean Arp se souvient de la découverte des œuvres de Sophie Taeuber à cette occasion.

[Sons de vernissage d'exposition]

[Jean Arp]

« En décembre 1915, j'ai rencontré à Zurich Sophie Taeuber qui s'était affranchie de l'art conventionnel. Déjà en 1915, Sophie Taeuber divise la surface de ses aquarelles en carrés et rectangles qu'elle juxtapose de façon horizontale et perpendiculaire. Elle les construit comme un ouvrage de maçonnerie. Les couleurs sont lumineuses, allant du jaune le plus cru au rouge, ou bleu profond. Dans certaines de ses compositions, elle introduit à différents plans des figures trapues et massives qui rappellent celles que plus tard elle façonnera en bois tourné. »

Une admiration qui ira jusqu'à l'influence, selon Mirela Ionesco, commissaire d'exposition et secrétaire générale de la Fondation Arp à Clamart :

[Mirela Ionesco]

C'est très intéressant : quand Arp rencontre Sophie Taeuber à Zurich à la galerie Tanner en décembre 1915, il voit ses productions à elle. Et peu de temps après, on voit qu'en fait Arp s'en inspire. Il fait ses collages avec des carrés, un petit peu selon les lois du hasard, il n'y a pas cette rigueur géométrique de Taeuber, mais l'inspiration est là.

En 1916, Jean Arp et Sophie Taeuber vont commencer un travail en commun : des tableaux, des textiles, des objets en bois tourné, des collages, tous réalisés ensemble ou d'après l'œuvre de l'autre.

La même année, le couple d'artistes Hugo Ball et Emmy Hennings ouvre le Cabaret Voltaire, qui devient l'épicentre des activités Dada à Zurich.

[Archive de poème performé d'Hugo Ball, *Gadji Beri Bimba*]

[Jean Arp]

« À Zurich, désintéressés des abattoirs de la guerre mondiale, nous nous adonnions aux Beaux-Arts. Tandis que grondait dans le lointain le tonnerre des batteries, nous collions, nous récitons, nous versifions, nous chantions toute notre âme.

Nous cherchions un art élémentaire qui devait, pensions-nous, sauver les hommes de la folie furieuse de ces temps. »

[Mirela Ionesco]

Il faut savoir qu'à Zurich, à cette époque, toute l'Europe était là-bas. Donc ils étaient tous en train d'essayer de créer des choses et d'explorer. C'était une sorte de laboratoire de création sur tous les plans.

Et c'est d'abord par la danse que Sophie Taeuber va s'engouffrer dans le mouvement Dada.

[Cécile Bargues]

À cette époque, elle est danseuse, elle est une élève de Rudolf Laban, le grand chorégraphe. Elle passe du temps à Ascona, qui est une communauté libertaire. Donc elle connaît cela. Elle est amie avec Mary Wigman, qui est une grande danseuse, et elle danse pour l'ouverture de la Galerie Dada en 1917.

[Archive de poème performé d'Hugo Ball, *Hypocampes et poissons volants*]

[Emmy Hennings]

« Je la vois encore danser à la Galerie Dada. Là, plusieurs danseuses sont devenues célèbres par la suite, comme Mary Wigman. Mais aucune d'entre elles ne nous a laissé une impression aussi vive que Sophie Taeuber. Nous étions nombreux à penser que Sophie Taeuber était une grande danseuse. »

[Tristan Tzara, poète dada]

« Mlle Sophie Taeuber : bizarrerie délirante dans l'araignée de la main vibre rythme rapidement ascendant vers le paroxysme d'une démente goguenarde capricieuse belle. »

[Mirela Ionesco]

La rencontre avec Laban et la danse a beaucoup influencé l'œuvre de Sophie Taeuber. Elle prend d'abord conscience de son propre corps. C'était de la danse d'expression corporelle, qui est très à la mode maintenant. Vous imaginez, en 1920, en Suisse, une bande de jeunes gens qui dansent librement, qui font des mouvements en toute liberté, sans se soucier de « Est ce que c'est beau ? Est-ce que c'est grotesque ? »

[Musique : Théophile Demarcq, *Hausmann*]

[Hugo Ball]

« Elle a dansé sur le *Chant des poissons volants et des hippocampes* une complainte onomatopéique. Ce fut une danse pleine d'éclats et d'arêtes, pleine de papillotements de lumières, d'une intensité pénétrante. Les lignes de son corps se brisent, chaque geste se décompose en cent mouvements précis, anguleux, incisifs. La bouffonnerie de la perspective, de l'éclairage, de l'atmosphère est le prétexte de son système nerveux hypersensible à une drôlerie spirituelle et ironique. Les figures de sa danse sont à la fois mystérieuses, grotesques et extatiques. »

[Mirela Ionesco]

Donc Laban a fait une sorte de partition de mouvements. C'est très étonnant : ce sont des formes complètement géométriques, nous avons des rectangles, des trapèzes, toutes sortes de formes. Taeuber s'est inspirée de ces partitions de danse pour pouvoir créer ses propres compositions.

En même temps que son activité de danseuse, Sophie Taeuber a aussi commencé à enseigner à l'École des arts appliqués de Zurich. Les compositions géométriques vont alors imprégner sa danse, son enseignement, mais aussi les masques et les costumes qu'elle crée pour ses performances.

[Cécile Bargues]

Un point important, c'est qu'elle danse masquée, puisqu'à cette époque, elle commence à enseigner à Zurich, à l'École d'arts appliqués, et elle craint que ses sympathies compromettent son métier de professeur. Car ce n'est pas évident : en effet, les dadaïstes à Zurich sont surveillés. Elle sera finalement heureuse de quitter son métier de professeur à la fin des années 1920, parce qu'elle trouve que le milieu des arts dits décoratifs est trop conservateur.

Quand elle commence à enseigner, Sophie Taeuber rejoint le Werkbund suisse, une association d'abord née en Allemagne, qui cherche à rapprocher artistes, architectes, artisans et industriels pour proposer un design et une architecture plus attractive.

En 1918, Alfred Altherr, directeur de l'École des arts appliqués de Zurich et cofondateur du Werkbund suisse, demande à Sophie Taeuber de créer des marionnettes et des décors pour la pièce *Le Roi cerf* de Carlo Gozzi.

La première, le 11 septembre, est un grand succès.

Dans un article publié dans la revue américaine *Vanity Fair*, Tristan Tzara raconte :

[Tristan Tzara]

La fantaisie, le sens de l'ensemble et l'harmonie novatrice des couleurs dont Mlle Taeuber a fait preuve ont marqué une nouvelle ère dans l'art du théâtre de marionnettes. Les personnages sont faits de bois, de métal et de plumes, peints d'une manière très expressive et mesurent cinquante centimètres de haut.

Leur mobilité répond étonnamment aux mots qui sont prononcés pour eux par des acteurs cachés. Un intermezzo musical est joué par un orgue de barbarie.

Les soldats n'ont qu'une seule tête et un seul buste à eux deux, mais possèdent trois paires de jambes et de bras.

Lorsqu'ils marchent sur la scène, ils produisent une impression assez comique de discipline rythmique. Certaines marionnettes sont courtes et rondes, d'autres longues et fines. Un cerf est tellement raréfié qu'il ne reste de lui qu'une silhouette, découpée dans une feuille d'argent.

[Cécile Bargues]

Ce travail du *Roi cerf* connaît un énorme succès. Le spectacle d'après Carlo Gozzi, est complètement retravaillé, réécrit pour devenir une sorte de farce qui se moque un peu du freudisme, de la psychanalyse – il y a une machine à psychanalyser les femmes, il y a un docteur *OEdipus rex* dans la pièce. Les marionnettes de Taeuber sont d'un genre nouveau : elles ont des mouvements un peu hachés, les jointures sont apparentes. Elles peuvent évoquer sa danse.

Peu de temps après, Sophie Taeuber fabrique en 1920 la fameuse *Tête dada*, cette petite œuvre en bois peint en forme de tête à chapeau, dont nous avons parlé dans le premier épisode de cette série.

[Cécile Bargues]

Je parle de « la » *Tête dada*, parce que c'est celle du Centre Pompidou qu'on a en tête. Il faut savoir qu'il y en a plusieurs : originellement, il y avait entre sept et huit têtes. On ne les a pas toutes retrouvées, elles ne sont pas toutes localisées aujourd'hui.

Finalement elle s'implique de manière manifeste à l'intérieur du mouvement dada lorsque précisément il s'éteint un peu à Zurich. Vers 1919-1920, les choses s'étiolent, c'est la fin de la guerre, on peut à nouveau bouger, les artistes voyagent.

Le mouvement devient plus actif à la fin de la guerre à Berlin et ensuite à Paris par exemple.

Sophie Taeuber reste à Zurich. C'est à ce moment-là, en 1920, qu'elle réalise sa *Tête dada*, par laquelle elle choisit explicitement de se revendiquer et s'inscrire à l'intérieur du mouvement.

C'est pour elle une façon de « tenir tête », un peu toute seule, dans un contexte, qui est celui de Zurich, au moment où la plupart de ses amis sont partis.

Une œuvre qui fait presque partie intégrante de son identité et par laquelle elle révèle son humour et son impertinence. En témoigne un autoportrait : une photographie de son visage à moitié caché par cette sculpture.

[Cécile Bargues]

Nous sommes à un moment où Tristan Tzara projette une anthologie dada, réunissant tous les participants et participantes du mouvement, et ils sont très nombreux, qui s'intitule *Dadaglobe*.

Tzara demande à toutes les personnes sollicitées d'envoyer une photographie « bien nette de sa tête, pas de son corps ». Sophie Taeuber répond en envoyant une photo de sa tête, mais pas de son *visage*, puisqu'elle retient la version où elle porte une voilette, où elle a un chapeau. Donc elle joue aussi sur le rapport de son œuvre avec un objet utilitaire : elle porte elle-même un chapeau, elle est juste derrière, et donc une voilette, qu'elle ne choisit probablement pas sans raison, puisqu'on a l'impression que du fait du dessin de la voilette, elle a comme une sorte de moustache qui redouble la moustache de son œuvre.

J'ai dit qu'elle jouait sur la déhiérarchisation des genres de l'art – art noble ou art décoratif, etc. –, mais elle joue aussi sur le genre masculin-féminin. Elle moque aussi cette volonté de divulguer l'image de l'artiste en envoyant une image où elle est à demi-cachée.

Sophie Taeuber fait donc sa vie à Zurich. En 1922, elle se marie avec Jean Arp et signe désormais ses œuvres « Sophie Taeuber-Arp ». Ensemble, ils voyagent en Italie : ils visitent Sienne, Florence, Rome, Naples et Pompéi. Sophie Taeuber-Arp admire les architectures et prend de nombreuses photographies. Elle théorise sa conception des arts appliqués, toujours sensible à l'authenticité et à la recherche de la nécessité.

[Musique entraînante]

[Sophie Taeuber, *Remarques sur l'enseignement de la conception du dessin ornemental*, 1922]

« Je crois que le désir de créer de belles choses, quand il est authentique et sincère, coïncide avec l'aspiration à la perfection. »

« L'ornement ne doit pas donner l'impression d'avoir été collé par-dessus, mais doit croître organiquement à la surface ou à partir de l'objet.

Dans une fleur, dans un coléoptère, chaque couleur naît d'une nécessité profonde.

Toute expression réellement vivante est belle ou intéressante.

Les choses dont la fabrication est guidée par la recherche de l'imitation, par l'ambition personnelle ou par des sentiments de ce type sont repoussantes. »

En 1925, elle est membre de jury pour l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de Paris. Le couple loue alors un atelier à Montmartre et fréquente les artistes qui y vivent : Joan Miró, Max Ernst, Paul Éluard, René Magritte ou encore Tristan Tzara.

Sophie Taeuber-Arp garde un pied à Zurich, où elle continue d'enseigner.

Mais les allers- retours vers la France se font de plus en plus fréquents.

Là-bas, une nouvelle aventure l'attend : les aménagements d'intérieur, l'architecture et le succès. Tout ceci est à suivre dans le prochain épisode de cette enquête du Centre Pompidou.

Crédits

Écriture et réalisation : Clara Gouraud, Celia Crétien

Intervenant-es : Cécile Bargues, Mirela Ionesco, Stéphanie Moitrel, Camille

Morineau, Alfred Pacquement

Montage : Clara Gouraud

Mixage : Ivan Gariel

Assistance technique : Christophe Bechter

Design musical : Antoine Assayas

Lecture des textes de Sophie Taueber-Arp : Hélène Bressiant

Voix : Clara Gouraud, Ivan Gariel, Celia Crétien, Junior Barona, Théo Kuperholc,
Delphine Coffin

Extraits musicaux : Archives de poèmes performés d'Hugo Ball, *Gadji Beri Bimba*,
Hypocampes et poissons volants ; Théophile Demarcq, *Hausmann*

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

Suivez-nous sur Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés et Accessible.net